

PETIT À PETIT DE JEAN ROUCH : MONTAGES ET REMONTAGES

Catherine Papanicolaou, CNRS/Arias

Il existe deux versions disponibles du film de fiction de Jean Rouch *Petit à petit*, tourné en 1968-1969 grâce à Pierre Braunberger qui, à la tête des Films de la Pléiade, produisait là son douzième film de Rouch depuis 1952. L'une est celle en trois épisodes de 1 h 26, 1 h 20 et 1 h 27 (soit un total de 4 h 13)¹, inédite en salles et qui ne sera programmée à la télévision qu'en 1985. L'autre, d'une durée de 1 h 36, est sortie en salles en 1971². Le statut quelque peu mythique d'une version première et « intégrale » du film, évoquée ici et là, repose sans doute sur ce qu'en a dit Jacques Rivette en 1974. Selon Rivette, l'« impulsion principale » qui a donné naissance à *Out 1*, son propre feuilleton en huit épisodes d'une durée de 12 h 40, était la projection d'un bout à bout de *Petit à petit* :

*Il durait huit heures et n'avait rien à voir avec la version de quatre heures que Rouch a faite, en théorie pour la télévision, ni avec la version d'une heure et demie montrée en salles. L'original m'a tellement impressionné que j'ai refusé de voir les versions raccourcies*³.

Aucune trace n'a été trouvée à ce jour du contenu de ce bout à bout de huit heures. De son côté, dans un avertissement au découpage après montage publié dans *L'Avant-Scène cinéma* en 1972, Jacques-G. Perret estime que huit heures de rushes, sur une vingtaine en tout, « se sont révélées intéressantes »⁴.

Pour retracer la genèse de *Petit à petit* et de ses variantes, je me fonde sur l'examen du fonds d'archives Pierre Braunberger aux Films du Jeudi que j'ai confronté aux agendas et cahiers du fonds Jean Rouch, en cours d'inventaire à la Bibliothèque nationale de France⁵.

Les deux tournages

Le projet de *Petit à petit* naît au début de l'année 1967, quand Rouch travaille à un remontage de *Jaguar*, film tourné en 1954 que Braunberger lui a demandé de ramener d'une durée de plusieurs heures à celle d'une heure et demie pour une exploitation en salles. Mais la réalisation de *Petit à petit*, qui reprend les protagonistes de *Jaguar*, Elhadj Damouré Zika, Lam Ibrahima Dia et Illo Gaoudel, est longue et menée en plusieurs étapes. Dans un entretien paru en novembre 1967, Rouch évoque son nouveau projet dont il dit n'avoir encore tourné un peu plus tôt que de premiers essais insatisfaisants :

En vérité, nous avons été repris à notre jeu, en refaisant le commentaire [de Jaguar], et nous avons tout de suite démarré sur une autre histoire. Je viens de commencer à la tourner, elle s'appellera « Petit à petit... », du nom de la boutique. Le thème : les héros de l'aventure se

sont enrichis, le berger Lam surveille ses troupeaux, dans une Jeep, le pêcheur Ilo a une pirogue à moteur, Damouré est devenu businessman, et un de ses commis lui apprend qu'à la ville on doit construire un building de sept étages. Il dit : « Pourquoi pas chez nous, dans notre village, ce serait bien mieux ». [...] Alors Damouré est envoyé à Paris pour étudier la vie dans les immeubles à étages. Et de Paris, Damouré envoie à ses amis des « Lettres persanes », qui réalisent ce dont je rêve depuis des années : l'ethnologie parisienne faite par Damouré. Pour l'instant on en est là, je ne connais pas la suite. On s'est trouvé devant un os, c'est que Damouré, seul à Paris, sans son second et répondant, Lam, a été incapable d'improviser. Il n'y a rien à faire, il s'agit d'une démarche collective, d'une création de mythes à deux ou trois : il faut une réponse, une excitation réciproque⁶.

La trame de *Petit à petit* est une adaptation très libre des *Lettres persanes* de Montesquieu parues en 1721 sous la Régence à la suite de désastres économiques⁷. *Petit à petit*, comme la célèbre lettre XXIV de l'essai qui condense l'approche fictionnelle de Montesquieu, convoque des regards extérieurs sur la réalité européenne. Cette perspective exacerbe la perception des différences et rend possible une critique de la société, transposée au XX^e siècle, sur le mode de vie des Français, la politique, le pouvoir et la religion. Les protagonistes de *Petit à petit*, Damouré et Lam, comme les Persans Rica et Usbek chez Montesquieu, sont musulmans. Des références directes existent dans le film. Damouré serait Rica, qui joue de l'ironie et de la moquerie, et Lam serait Usbek, personnage plus complexe, qui réfléchit, doute et interroge sans cesse. La forme épistolaire envisagée initialement est finalement réduite au minimum (deux lettres et quelques notes dans un carnet) et sert d'envoi avant d'être transposée dans des dialogues entre les deux protagonistes, une fois que Lam a rejoint Damouré à Paris.

Depuis la réalisation de son premier long métrage *Moi, un Noir* (1958), Rouch travaille sur un mode unique, éloigné des pratiques conventionnelles. Il tourne sans scénario rigoureusement établi, même si on trouve dans les archives Braunberger et celles du Comité du film ethnographique des brouillons de projets, parfois assez détaillés, avec des lignes de dialogue écrites pour les interprètes. Les archives Braunberger comportent ainsi pour *Petit à petit* deux états successifs d'un brouillon de scénario dactylographié, avec une dernière page de la main de Rouch datée de mars-juin 1968⁸. Ce scénario contient beaucoup d'idées et de formules qui figureront dans la version du film en trois épisodes. À quelques endroits, il est précisé que les acteurs (tous non professionnels) auront la liberté d'improviser. De fait, Rouch laisse une certaine part à l'improvisation. Il suit ses inspirations sans beaucoup se soucier des délais et des coûts.

Le 1^{er} avril 1968, Rouch promet à Braunberger le texte corrigé de *Petit à petit* afin qu'il soit prêt pour le tournage dans les meilleurs délais. Le 1^{er} août, Braunberger envoie au CNC une demande de soumission à la commission d'avances sur recettes de « la continuité dialoguée du film *Petit à petit* ou *Les Lettres persanes 68* que Rouch envisage de tourner en [16 mm] couleur aux environs du 1^{er} septembre, avec une durée de tournage prévue de sept semaines environ ». Outre la continuité dialoguée (document malheureusement absent des archives), Braunberger joint le résumé et le devis du film et sollicite une avance de 150 000 francs. Le 2 octobre, il reçoit un refus de l'avance sur recettes. Le lendemain, Braunberger et Rouch semblent réagir à ce refus car une projection de *Petit à petit* (vraisemblablement de rushes, mais bien trop courte pour être celle évoquée par Rivette) est annoncée « à Publicis de 18 à 20 heures ». Dans un entretien publié l'année suivante, Rouch affirmera qu'en raison du refus de l'avance sur recettes, c'est « pour la première fois de sa vie, peut-être, [que] Pierre Braunberger prend des risques, en mettant de l'argent sans aucune garantie, sans aucune couverture ». Il ajoute : « Mais malgré tout ce sont des tournages très bon marché »⁹.

A l'automne 1968, seule une partie du tournage a eu lieu, d'autres prises de vues restent à venir. Le 10 décembre, Roger Fleytoux, administrateur des Films de la Pléiade, se plaint à Braunberger que Rouch les « abreuve de factures » concernant des réparations de matériel qu'il a acheté pour *Petit à petit*¹⁰. Le 26 décembre, Braunberger écrit à Rouch pour le rappeler à l'ordre et aborde la question de la durée inhabituelle du film :

Ce sont vos collaborateurs, une fois de plus, qui ont créé toutes les difficultés. Je dis toutes les difficultés parce que je ne veux pas dire stupidités. Je pense que vous ne vous rendez pas compte des sommes considérables que vous avez dépensées pour un film pratiquement inutilisable dans cette longueur. Un seul client possible, vous le savez, la télévision. Or, Voisinxi (de la télévision) m'a bien confirmé que vous avez sollicité deux rendez-vous, auxquels vous avez oublié de vous rendre. Je viens de déjeuner avec lui, il est prêt à voir vite ce qu'il peut voir, à vous écouter, mais je pense que c'est difficile de faire avaler plus de trois heures ou quatre heures à un public, même en n'envisageant de ne passer qu'une émission par mois. Je trouve que vous n'agissez pas bien vis-à-vis de vos collaborateurs. Vous ne pouvez leur demander des efforts aussi considérables que pour un but précis, un film qui doit être terminé. Si ce qu'ils ont fait ne sert à rien, s'il n'est pas projeté, vous aurez fait une mauvaise action et ce, en dehors des risques financiers que nous avons pris tous les deux. Je vous embrasse et vous salue.

Le message est insistant : la décision doit être prise de raccourcir le film que le réalisateur a en vue. Le 24 janvier 1969, Fleytoux écrit à Braunberger qu'il a rencontré Rouch et lui a fait remarquer « qu'il serait de beaucoup préférable de monter dès à présent toutes les séquences possibles » dans la salle de montage de la Pléiade, « ce qui avancerait énormément la fin du film ». Rouch préférerait monter après Pâques, une fois qu'il aura tourné les scènes manquantes, car une des interprètes, Safi Faye, est institutrice et n'est libre que pendant les vacances. Il propose de recruter deux des monteurs de *Jaguar*, Josée Matarasso et Jean-Pierre Lacam, et réclame des billets d'avion pour lui et pour ses interprètes.

Au printemps 1969, Rouch prépare une nouvelle période de tournage, d'autres contrats de techniciens sont signés. En avril, un entretien avec le réalisateur paraît dans *Cinéthique*, où il critique les réseaux de distribution actuels et aborde la question des versions concurrentes pour des modes de diffusion différents. Il explique :

*Actuellement il y a deux solutions. Il y a d'abord celle de faire des films pour la télé. Il y a aussi celle de faire des films pour l'exploitation pseudo-commerciale. Je pense qu'on peut combiner les deux. C'est ce que j'essaie en ce moment. J'essaie de faire un film qui pourrait avoir un double montage. Si vous voulez, ce serait un peu l'expérience de Rivette avec *L'Amour fou*. Avec cette différence que je crois qu'un montage long nécessite un autre système de distribution. Peut-être une projection non-stop à la télévision, la télé donnant quatre heures ininterrompues, ou [une] projection suivant des formes différentes dans un cinéma moins strict et plus ouvert où les gens peuvent rentrer un peu n'importe quand¹².*

Quelques mois plus tôt, la presse avait fait grand cas des mésaventures de *L'Amour fou* : Rivette avait effectué un montage de 4 h 12, mais avait finalement accepté le compromis d'un montage de 2 h 10 à condition que les deux versions sortent en même temps; or, grâce notamment à une campagne de la critique, la version longue avait tenu plus longtemps l'affiche. Dans les *Cahiers du cinéma*, Sylvie Pierre, qui joue un petit rôle dans le film de Rouch, avait tiré les leçons de cette double distribution et concluait: « Exploitants de salle, faites rembourrer vos fauteuils »¹³.

Le 3 juin, un contrat est signé entre Braunberger et Rouch. Le lendemain, Braunberger sollicite de nouveau auprès du CNC une autorisation provisoire de tournage de *Petit à petit* (*Lettres persanes* 68). Il joint le découpage définitif, un devis détaillé (d'un montant de 830 392,40 francs) et un plan de financement. Le 9 juin, il envoie des compléments d'information: le premier tour de manivelle est prévu pour le 1^{er} juin, la durée des prises de vues à Paris, Dakar, Niamey et Abidjan devrait être de huit semaines. Le même mois, le CNC accorde à Braunberger « l'agrément définitif sollicité qui vous permet d'investir, dans le film sous rubrique, le soutien financier que vous avez demandé à provenir des films antérieurement produits par votre société »¹⁴. Le titre est déposé et le film est immatriculé au CNC. Puis Rouch monte son film en 16 mm.

Montages

Rouch a l'habitude de monter à son rythme, avec des chefs monteurs professionnels. L'assistante monteuse Dominique Villain qui explique avoir monté *Petit à petit* quasiment seule avec lui était à l'époque très jeune étudiante et venait de passer une année à l'Idhec. Elle écrira:

*Rouch sait inventer des systèmes originaux de collaboration pour le montage de ses films, prenant en considération à la fois le film et ses conditions matérielles de fabrication, et les personnes en présence. C'est ainsi que j'ai pu construire avec lui toute la structure des différentes versions de Petit à petit à partir de vingt-quatre heures de rushes. La chef monteuse, Josée Matarasso, peu disponible, venait couper les petites images de ses raccords*¹⁵.

Rouch montre aussi souvent à des amis et des critiques des montages intermédiaires de ses films qu'il fait évoluer en fonction des réactions et des commentaires qu'il reçoit.

Une feuille recto-verso, datée du 5 juin 1970, porte les génériques de début et de fin qui correspondent à ceux de la version courte actuelle. Le 24 juin, Braunberger demande aux laboratoires Éclair un agrandissement (ou « gonflage ») en 35 mm du négatif couleur et le tirage d'une copie noir et blanc. Le 6 août, il sollicite du CNC une avance sur recettes de 250 000 francs sur l'exploitation de *Petit à petit*: « Ce film est maintenant terminé, et je suis à la disposition de la commission pour le lui projeter ». Rouch part à la fin du mois d'août pour le festival de Venise où le film est montré en 35 mm dans une version qui, selon un critique, dure « deux bonnes heures »¹⁶. Michel Ciment rend compte de cette projection dans *Positif*. Tout en reconnaissant de vraies qualités au film qui « commence sous les meilleurs auspices, retrouvant le bonheur d'expression si présent dans *Jaguar* », il en dénonce les maladroites: « Ce dialogue sonne trop faux pour être vraiment improvisé et trop complaisant pour être le fruit d'une création concertée. La satire tourne court, le récit se dilue en pénibles saynètes où un 'clochard' nous impose un numéro trop prévisible »¹⁷. Le 31 août, le ministère des Affaires culturelles demande aux Films de la Pléiade le dossier complet de *Petit à petit* pour composer le programme des séances de la commission de contrôle. Le lendemain, Braunberger remet une feuille de renseignements et les dialogues du film et sollicite un visa d'exploitation qui lui est accordé le 10 septembre. Ce n'est pourtant pas la fin du montage de *Petit à petit*.

Le 26 octobre, Braunberger explique en effet au CNC que Rouch « a pris la décision de remonter complètement son film, modifiant totalement la deuxième partie. Il supprime les deux tiers des scènes incluses, et il les remplace par des scènes non utilisées dans le montage que vous avez vu ». Braunberger retire le film tel qu'il l'avait présenté à la commission d'avances sur recettes, « en espérant que la commission acceptera de voir la version nouvelle ». Le 27 novembre, la

Société industrielle de sonorisation (SIS) écrit à Fleytoux : ils sont exaspérés, le travail exécuté en heures de nuit pour rendre service aux laboratoires Éclair qui avaient été chargés de ce report par Braunberger a été mal fait. Le 16 décembre, Braunberger revient à la charge auprès de la commission d'avances sur recettes :

Jean Rouch et moi-même, tenant compte de quelques critiques, avons pris la décision de remanier le film. La deuxième et surtout la troisième partie du film se trouvent profondément modifiées. Le récit est différent, le montage nouveau utilise même un grand nombre de plans qui n'avaient pas été introduits dans la première version. Il est rare qu'un metteur en scène puisse métamorphoser aussi profondément son film, il me semble que c'est le cas. Nous souhaitons que la commission s'intéresse à cette profonde modification et à la façon dont elle a été réalisée et qu'elle accepte de « voir » ce film.

Les mois passent. Le 10 juin 1971, Rouch transmet à Braunberger une sorte de bilan des versions/copies dites « courtes » de *Petit à petit* disponibles. Ce document est plutôt difficile à suivre et à interpréter, mais il rend compte du caractère mi-artisanal mi-professionnel de la procédure de montage, où l'on essaie de serrer le budget en tirant le meilleur parti du matériau existant.

Ce matériau comporte deux versions courtes: la première version « courte avec sous-titres et intertitres français » à laquelle travaillent Rouch, l'attaché de presse Simon Misrahi et le premier assistant Philippe Luzuy, surtout « sur le milieu » pour faire une proposition de modification et fournir un devis « le plus faible possible » ; une seconde version « courte pour laquelle il existe actuellement, en dehors de la dernière version n° 3, quatre copies 35 mm, [dont une] copie 0 inutilisable car remontée sans tenir compte du son optique après le festival de Venise ; [une] copie 1, version sous-titrée italien, début et fin à peu près conformes à la version définitive, milieu très différent ; [une] copie 2, version sous-titrée anglais [qui] est à quelques coupes près très voisine de la version n° 3 ». Il est proposé, « une fois que la version 3 aura été modifiée et acceptée par les producteur-réalisateur et amis, de faire les versions 0/1/2/3 pour les rendre conformes à cette dernière version (il semble qu'avec trois copies on puisse en faire deux (0/1/2) ».

En ce qui concerne la version longue, le texte insiste :

Nous avons besoin de toute urgence d'une version 16 mm en vue de faire les modifications prévues. Or cette version de 16 mm est en Finlande. Est-il possible de la faire revenir d'urgence ? Sinon que faire ? Rouch (et Misrahi) pensent qu'une version longue améliorée aurait une large diffusion non commerciale et éventuellement même commerciale (si elle était ramenée à 2 h 1/2 environ) Ce remontage de la version longue demanderait trois semaines de travail au maximum. Ce document servira de base à notre prochaine conversation si possible demain après-midi vendredi.

Le 21 juin, Braunberger demande de nouveau à la commission d'avances sur recettes de visionner le film dont les deuxième et troisième parties « ont été complètement remaniées par des scènes nouvelles par Jean Rouch ». Le 27 juillet, Rouch écrit une note sur les modifications et envoie des consignes aux laboratoires Éclair :

Il y a un petit travail de remontage à faire sur Petit à petit (j'espère que c'est le dernier). Il s'agit d'éliminer un certain nombre de plans et de rajouter des plans qui avaient figuré dans le premier montage 35 (festival de Venise 70). Vous aurez vendredi les bobines 8-9-10 et 11 en 16 mm qui vous serviront à conformer le négatif 35 et les négatifs son remixés de la 8 et de

la 9 plus un plan et son raccord son qu'il faut rajouter au début de la 11 ; le reste de la 10 et de la 11 ne sont pas à modifier.

Puis, le 4 août, il transmet ceci à Braunberger :

État de Petit à petit : montage 16 terminé; mixage 16 terminé - repiquage optique 35 mm SIS ce soir ; montage négatif 35 terminé ; étalonnage 35 Éclair terminé ; copie (n° 4) 35 mm prête lundi. Éclair livrera directement à Ciné-Titres lundi les sous-titres corrigés et retapés. Jean Rouch saura demain jeudi à midi quand cette copie 35 mm sous-titrée sera projetable.

Le lendemain, Rouch écrit encore au producteur: suite au coup de téléphone de la veille, Rouch a fait le repiquage à SIS. « Tout a l'air OK du côté 35 mm, le seul problème ce sont les sous-titres ». La livraison de la copie sous-titrée est retardée au 30 août. Braunberger écrit à Rouch le 19 août : « Je ne comprends pas ce qui se passe pour notre film. [...] Fleytoux puis Misrahi m'ont dit que le repiquage, que le mixage avaient été faits par SIS, parce que, dit Fleytoux, l'énergie technique du musée de l'Homme est tellement fantaisiste et en dehors des standards que l'on ne peut pas l'utiliser !!! ». Le 24 août, Braunberger se plaint à Rouch: « Une fois de plus, on ne peut pas sortir le film à la date prévue ». Enfin, le 31 août :

Je reçois les dépenses au 31 juillet de Petit à petit, qui se montent à 581 000 francs. Étant donné qu'à cette date nous n'avions pas reçu les factures pour la dernière mise au point, je pense que ce film finira par revenir à beaucoup plus de 600 000 francs, c'est énorme... En contrepartie nous avons la vente du Canada et de la télévision suédoise, rien d'autre : c'est ennuyeux !! [...] Il est évident que le cinéma de J. Rouch coûte de plus en plus cher, parce que vos collaborateurs ont des exigences de plus en plus grandes, qu'ils travaillent de plus en plus lentement. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vos voyages répétés finissent par coûter à une production, sans parler naturellement de l'intérêt d'argent qui est considérable.

Échec commercial, demi-succès critique

Le long métrage sort finalement au cinéma du Panthéon (la salle parisienne de Braunberger) le 22 septembre 1971, sans campagne publicitaire « parce que les éléments nécessaires ont été communiqués trop tard »¹⁸. Il y tient l'affiche sept semaines et rassemble à peine plus de quinze mille spectateurs.

Les revues spécialisées sont dans l'ensemble réservées: aucun article ne paraît dans les *Cahiers du cinéma* tandis que ni *Positif* ni *Jeune Cinéma* ne reviennent sur le film. *Cinéma* publie un long entretien avec Rouch, « condensé de plusieurs discussions aussi âpres que cordiales », étalées sur plus d'un an, qui rend compte d'une « controverse [qui s'est aiguisée] avec une intensité particulière à la suite de la projection de *Petit à petit* au festival de Venise 1970 »¹⁹. Pour Marcel Martin, résolument engagé dans la polémique et agacé par le film, « en rejetant, comme il le fait, à la fois le structuralisme, qu'il accuse de 'scientisme', et le marxisme, qu'il taxe d' 'économisme', [Rouch] se condamne à rester prisonnier d'un vague humanisme libéral qui satisfait tout le monde et ne dérange personne parce qu'il aboutit à laisser de côté les questions essentielles »²⁰. De son côté, Guy Gauthier conclut son article d'*Image et Son* en évoquant la « mutilation » du film :

Ainsi, il n'est guère difficile d'évoluer dans ce film quand on a accepté de voir chaque chose évoquée par son contraire. Dommage pourtant que la version écourtée qui circule en distri-

*bution dans les salles commerciales impose à l'histoire un rythme qui ne lui convient guère. La version de trois heures qui, paraît-il, existe quelque part, nous permettrait peut-être de nous abandonner au charme de cette histoire picaresque dont le modernisme renoue avec d'aussi vieilles traditions*²¹.

La presse généraliste accueille *Petit à petit* avec plus d'enthousiasme. Après *L'Amour fou*, la dénonciation des versions raccourcies est-elle « dans l'air du temps » ? Toujours est-il que l'article de *L'Humanité* commence par la question des versions successives du film en fournissant des durées différentes de celles que nous connaissons par d'autres sources :

*Ce film a connu bien des avatars. Parti d'une version de six heures, il a été ramené ensuite à une version d'environ deux heures et demie avant de se retrouver, tel qu'il nous est enfin commercialement livré, à la fameuse et traditionnelle « durée normale » d'une heure et demie. Ignorant la version de six heures, mais ayant connu la version intermédiaire, je crois pouvoir avancer que le propos, que l'intention originelle du film ont été desservis par ces amputations. Un certain côté discursif, un certain vagabondage avoué comme tel, un caractère de pochade ne prétendant pas à la rigueur et à la signification immédiate qu'il faudrait prendre au pied de la lettre en apparaissent moins nettement. Nous regrettons aussi en préambule qu'un film de Jean Rouch, après tant d'autres entreprises qui comptèrent autant que *Moi, un Noir* ou *La Chasse au lion à l'arc*, soit condamné à une sortie aussi limitée qu'une toute petite salle du Quartier latin, et sans qu'aucun effort publicitaire sérieux lui ait été consenti*²².

Henry Chapier se montre quelque peu partagé et critique notamment le montage :

*On appréciera peut-être diversement cette parodie de la termitière occidentale, où Rouch n'a pas montré assez de sévérité au montage : les pérégrinations de *Damouré* et *Lam* dans Paris sont parfois faciles, et un peu lassantes, donnant lieu à un humour au troisième degré... En revanche, la deuxième partie du film, plus serrée et plus intéressante, met en relief la faille de la recette européenne pour les Africains*²³.

Dans son article des *Lettres françaises*, Michel Capdenac insiste aussi sur le fait que *Petit à petit* « a déjà prêté le flanc à des controverses et des polémiques acharnées ». Selon Capdenac, Rouch « s'expose directement aux attaques conjuguées des Africains, lesquels récuse sa vision, et des gauchistes européens qui voient avec suspicion dans sa critique du 'modèle greffé' un refus rétrograde du progrès technologique, évidemment nécessaire aux Africains pour sortir du sous-développement »²⁴. De fait, Marcel Ophuls, membre du jury du Festival international du cinéma francophone de Dinard où le film a été montré hors compétition au début de l'été, raconte : « Après la projection du film, il y a eu une conférence de presse et tous les aficionados de la francophonie estivale se sont retrouvés là pour planter leurs banderilles en forme d'étiquettes et pour crier : 'Olé !' Et le taureau, c'était Jean Rouch »²⁵.

Le 16 octobre, Braunberger écrit au CNC : Rouch ayant réduit le montage de *Petit à petit*, il sollicite, « au moment de payer la taxe de sortie, l'autorisation de faire re-métrer (*sic*) ce film dans sa version définitive telle qu'elle passe en ce moment au cinéma du Panthéon – passage pour lequel vous avez bien voulu nous donner une dérogation au titre de cinéma d'art et d'essai ». Le 5 novembre, le CNC signifie à Braunberger le refus du soutien sélectif demandé.

Parallèlement, Braunberger a essayé de trouver un débouché au film sur le petit écran.

Le 8 février 1972, cependant, il écrit à Rouch que les chances d'une programmation de la version longue à la télévision sont nulles :

Je viens de voir Jean-José Marchand. Il semble que les directeurs des chaînes soient hostiles à passer votre film en trois épisodes pour les ciné-clubs, car ils ont pour principe de changer toutes les semaines de style, de genre, d'époque des films. Il croit que vous vous opposez à la projection de la version réduite ; il serait peut-être bien que vous lui écriviez. Dites-lui que vous ne vous opposez pas du tout à la version d'une heure trente que vous aimez beaucoup. Téléphonez-moi pour que nous puissions parler tranquillement.

La version longue ne sera finalement diffusée qu'en mai 1985, à raison de trois vendredis successifs, dans le cadre du ciné-club de Claude-Jean Philippe sur Antenne 2. Entre-temps, Braunberger aura défini *Petit à petit* comme une « catastrophe financière »²⁶. Et, qu'elles qu'en soient les raisons, ce film aura marqué pour une douzaine d'années la fin de la collaboration de Rouch et Braunberger commencée en 1952. Les deux hommes se retrouveront une ultime fois pour la réalisation de *Dionysos* en 1984.

Un film moins « *Lettres persanes* »

En regardant pour la première fois à la suite les deux versions du film, celle en trois épisodes et celle de 1 h 36, on a le sentiment que tout ou presque de ce qu'on se rappelle être dans la première est dans la seconde. Toutefois, une comparaison plan par plan montre à quel point les deux versions diffèrent. Dans le montage sorti en salles, Rouch a écourté de nombreuses scènes et en a éliminé purement et simplement d'autres. Le premier épisode est relativement peu modifié, même si toute la fin, une histoire fantasque, est supprimée. Les deuxième et troisième épisodes sont raccourcis (certaines scènes qui finissaient par tourner à vide ont été éliminées ou réduites) mais gardent leur caractère. Enfin, pour la cohérence interne du récit, certaines scènes ont dû être déplacées. Une conséquence regrettable du raccourcissement du film est la disparition de plusieurs longues scènes riches, en particulier des séquences très inspirées et très belles des deux premiers épisodes dans lesquelles Damouré et Lam approfondissent, en échangeant leurs impressions, leur exploration de Paris, notamment de ses quartiers pauvres. D'autres scènes qui contribuaient aussi au côté « étude sociologique » du film ont été supprimées, telles les discussions des protagonistes à l'occasion d'une visite dans un cimetière et leurs évocations de l'architecture africaine lors d'un voyage en Italie ou encore l'entretien avec une étudiante qui déplore les difficultés de se loger à Paris. Ces suppressions retirent au film court quelque peu de son aspect « *Lettres persanes* ».

Même si Rouch évoque les perspectives des montages concurrents adaptés aux modes de diffusion dans son entretien de *Cinéthique* en 1969, les documents consultés ne permettent pas d'identifier une démarche volontaire ou un projet cinématographique clair et défini *a priori* de créer des versions de longueur variable. Rouch semble procéder par approximations successives. Devant l'exaspération de Braunberger, il paraît accepter un compromis entre les exigences budgétaires et les ambitions d'exploitation commerciale du producteur et ses propres *desiderata*. Le résultat est imparfait, le film d'une durée standard ayant perdu de son essence « *Lettres persanes* », et le film « ovni », parfois beau et parfois vide, n'aya-nt jamais été exploité en salles avant une diffusion tardive à la télévision française.

Remerciements à Laurence Braunberger (Les Films du Jeudi), Guillaume Fau et Marie-Laure Prévost (Bibliothèque nationale de France), Ariane Bruneton (interprète de *Petit à petit*) et Dominique Villain.

- 1 On lit souvent que cette version fait 4 h 30, certainement parce qu'elle avait pour but la diffusion dans trois cases horaires d'une heure et demie chacune.
- 2 Cette version a été éditée en DVD dans le coffret Jean Rouch des Éditions Montparnasse (1995).
- 3 « Jacques Rivette Interviewed by Carlos Clarens, Edgardo Cozarinsky », dans *Sight & Sound*, vol. 43, n° 4, automne 1974, p. 196 (c'est moi qui traduis). Dominique Villain, qui a travaillé au montage du film, m'a confirmé l'existence d'un bout à bout, d'une douzaine d'heures selon elle, qui aurait été montré à des critiques des *Cahiers du cinéma*, revue à laquelle Rivette participait encore (entretien inédit, 17 mars 2008).
- 4 Jacques-G. Perret, « Avertissement », dans *L'Avant-Scène cinéma*, n° 123, mars 1972, p. 8.
- 5 Fonds Jean Rouch, cote NAF 28464.
- 6 Jean-André Fieschi, André Téchiné, « Jean Rouch (*Jaguar*) », entretien, dans *Cahiers du cinéma*, n° 195, novembre 1967, p. 20.
- 7 Le premier épisode de la version de 4 h 13 est du reste intitulé *Lettres persanes* et porte l'inscription « d'après une idée de Charles-Louis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu ». Les deux autres épisodes ont pour titres *Afrique-sur-Seine*, « d'après une idée de Paulin Vieyra et du Groupe africain de cinéma (Paris 1954) », et *L'Imagination au pouvoir*, allusion au printemps 1968.
- 8 Dans le numéro d'avril-mai 1968 des *Cahiers du cinéma*, des propos de Rouch « recueillis par Jean-André Fieschi » présentent le projet, apparemment en réécrivant ce brouillon. Voir Jean Rouch, « De *Jaguar* à *Petit à petit* », dans *Cahiers du cinéma*, n° 200-201, avril-mai 1968, pp. 55-60.
- 9 Jean-Paul Fargier, Gérard Leblanc, « Un terrorisme économique », entretien avec Jean Rouch, dans *Cinéthique*, n° 3, avril 1969, p. 15.
- 10 Il joint une série de factures, notamment du Comité du film ethnographique et des laboratoires Éclair.
- 11 Certainement le réalisateur et producteur André Voisin.
- 12 « Un terrorisme économique », cit., p. 16.
- 13 Sylvie Pierre, « *L'Amour fou* », dans *Cahiers du cinéma*, n° 209, février 1969, p. 62. Voir aussi Sylvie Pierre, « Le Dur désir de durer », dans *Cahiers du cinéma*, n° 204, septembre 1968, p. 55.
- 14 Ces longs métrages sont *L'Astragale* et *Érotissimo*, réalisés respectivement par Guy Casaril et Gérard Pirès.
- 15 Dominique Villain, *Le Montage au cinéma*, Cahiers du cinéma, Paris 1991, p. 87.
- 16 Henry Rabine, critique de *Petit à petit*, dans *La Croix*, 8 octobre 1971.
- 17 Michel Ciment, « Venise, 1970 », dans *Positif*, n° 121, novembre 1970, p. 12.
- 18 Jean Sieraski, responsable de la Société internationale de presse d'édition et de publicité, à Pierre Braunberger, lettre datée du 16 septembre 1971.
- 19 Guy Hennebelle, « En attendant *Les Testicules du hibou* », entretien avec Jean Rouch, dans *Cinéma*, n° 160, novembre 1971, pp. 90-107.
- 20 Marcel Martin, « *Petit à petit*, une fiction vraie », dans *Cinéma*, n° 160, novembre 1971, p. 110.
- 21 Guy Gauthier, « *Petit à petit* », dans *Image et Son*, n° 254, novembre 1971, p. 110.
- 22 A.C. [Albert Cervoni ?], « Du côté de Niamey... », dans *L'Humanité*, 25 septembre 1971.
- 23 Henry Chapier, « Une comédie noire sur la tribu des Blancs », dans *Combat*, 23 septembre 1971.
- 24 Michel Capdenac, « Fable noire, fable blanche », dans *Les Lettres françaises*, 29 septembre 1971, pp. 27-28.
- 25 Marcel Ophuls, « Pas sérieux », dans *Pariscope*, 29 septembre 1971.
- 26 Daniel Serceau, « Entretien avec Pierre Braunberger : 'Rouch a du génie, mais il déborde d'une imagination qu'il ne maîtrise pas toujours' », dans *CinémAction*, n° 17, 1982, p. 160.